

Romain Rolland

Autor(en): **Hochstätter, Max E.H.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **7 (1910-1911)**

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-750411>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Von Leid geläutert wardst du edler Wein!
Ein heitrer, stiller Friede wohnt in dir,
Seit aus dem ird'schen Tode du erstanden,
Und was in jenem Traume göttlich war,
Du nahmst es mit in dieses neue Leben.
Die Kraft des Bodens, des Geländes Düfte,
Der Sonne Glut: rein bist du's und verklärt! —
So trugst es *du*. — Und ich? . . .

„Buon capo d'anno!“ —

Am Tisch dort drüben hebt sich ein Geschrei,
Das neue Jahr zu grüßen, das die Glocken
Vom Dörfchen her jetzt in die Nacht verkünden,
Bis weit ins Meer hinaus mit seinem Brausen.
Das letzte Glas! Von ganzer Seele sei's
Dem Leben ausgebracht, dem nie erschöpften:
Ich setz' es an, ich leer' sein herbes Gold —
Und tiefe Blicke ins Vergangne senkend
Trink' ich zugleich, auf's neu' dann stolz gekräftigt,
Vergorner Leiden bittersüssen Trank!

ZÜRICH

KONRAD FALKE



ROMAIN ROLLAND

Essai sur JEAN-CHRISTOPHE suivi d'une BIBLIOGRAPHIE

En étudiant la philosophie ou l'histoire de l'art, en jugeant l'œuvre d'un grand homme des siècles passés, on se sent pris d'étonnement. Un *homme* a fait tout cela. — Un cerveau a conçu, un cerveau a créé . . . Les grandes individualités des siècles passés sont loin de nous: nous les voyons, sur le piédestal que leur a élevé l'histoire, comme des statues de *demi-dieux*. — Avons-nous le même respect pour les individualités contemporaines? Comme elles vivent de notre vie, il nous est souvent difficile de distinguer entre les œuvres passagères et les œuvres durables. Du moins faut-il essayer.

L'auteur de *Jean-Christophe* nous semble destiné à durer. Originale comme conception, personnelle comme facture, son

œuvre ne ressemble à aucune autre. Cette histoire d'une vie d'artiste est plus et mieux qu'une suite de romans; c'est une épopée moderne. Il y a longtemps qu'on n'avait eu à enregistrer un ouvrage de cette valeur.

Par ses études et ses premiers travaux Romain Rolland¹⁾ est avant tout un *historien*; un historien et en même temps un artiste. Il est facile de constater ce double caractère dans tous ses ouvrages: évocations scéniques de la Révolution, biographies de musiciens etc. —

Mais il ne s'est pas contenté d'être un historien et un artiste, de faire revivre pour nous les grands morts, un Michel-Ange ou un Beethoven, de nous faire, suivant sa poétique expression, respirer „le souffle des héros“. — Voulant réagir *contre une civilisation malsaine, contre une pensée corrompue par une fausse élite*²⁾; voulant stigmatiser les turpitudes du Paris moderne et les marchandages de „la Foire sur la Place“, la lâcheté des uns et le mauvais goût des autres; voulant par dessus tout secouer l'apathie des honnêtes gens, il écrivit *Jean-Christophe*.

Inspiré par les biographies des grands compositeurs, il a campé un personnage central, musicien génial lui-même, et une foule presque trop nombreuse de parents, de connaissances, d'amis, de maîtresses et d'élèves.

C'est de l'Art avant tout que se réclame Romain Rolland; c'est de l'Art que se réclame son héros. En 1902, les *Cahiers de la Quinzaine* publiaient une lettre adressée plusieurs années avant (1887) par Tolstoï à Romain Rolland. Au début d'une introduction, plus intéressante et plus lumineuse que la lettre elle-même, Romain Rolland exprime son admiration filiale pour le grand penseur russe et son regret de le voir manifester une violente antipathie pour l'Art. Et il continue:

Mais d'autre part, j'aimais l'art avec passion; depuis l'enfance, je me nourrissais d'art, surtout de musique; je n'aurais pu m'en passer; je puis dire que la musique me semblait un aliment aussi indispensable

¹⁾ Romain Rolland. né en 1866 à Chamecy (Nièvre). Elève de l'École normale de Paris et de l'École française de Rome. Agrégé d'histoire. Docteur-ès-lettres de l'Université de Paris (1895). Chargé d'un cours d'Histoire de l'Art à l'École Normale, puis à la Sorbonne (1904). Voir à la fin de cette étude la liste complète de ses œuvres principales.

²⁾ *Dans la Maison*. Préface. Edition des Cahiers.

à ma vie que le pain. — Aussi combien fus-je troublé, en lisant chez celui que j'étais habitué à respecter et à croire, ces violentes invectives contre l'immoralité de l'art! Je sentais bien pourtant que rien n'est plus pur que l'impression qui vient de l'œuvre d'un grand artiste.

Dans une symphonie de Beethoven, ou un tableau de Rembrandt, on puise, non seulement l'oubli de l'égoïsme, mais la force d'intelligence et de bonté qui ruisselle de ces grand cœurs.

Tolstoï parlait de la corruption de l'art qui déprave et qui isole les hommes.

Où m'étais-je mieux retrempé, où avais-je mieux fraternisé avec les hommes que dans les émotions communes d'un *Œdipe Roi* ou de la *symphonie avec chœurs* ?

* * *

Malgré mon désir de me limiter et de ne parler ici que de *Jean-Christophe*, j'ai tenu à citer ce passage significatif. Il faudrait donner de même des extraits de l'admirable biographie de Beethoven. Pour comprendre Romain Rolland et aimer Jean Christophe, il importe connaître Beethoven.

Oeuvre d'art par la puissance créatrice, pure œuvre d'art conçue avec hardiesse, ciselée avec amour et netteté, *Jean-Christophe* est en même temps une œuvre d'action par la générosité et l'actualité des idées émises. Entendons-nous bien: il n'y a pas de thèse. Il y a beaucoup d'idées, mais ni au point de vue musical ni à aucun autre, l'auteur ne défend une thèse.

Guyau n'a-t-il pas dit: „*C'est le privilège de l'Art de ne rien démontrer, de ne rien prouver et cependant d'introduire dans nos esprits quelque chose d'irréfutable. C'est que rien ne peut prévaloir contre le sentiment.*“

Le contact d'une œuvre comme *Jean-Christophe*, où l'auteur n'a rien voulu prouver, mais a mis — en puissance — sa philosophie et sa morale, est plus reconfortant que celui de toutes les œuvres à prétentions démonstratives. Il nous donne de la Beauté et de la Vie.

* * *

Romain Rolland nous dit l'histoire d'une vie, d'une vie d'homme et d'artiste à notre époque.

Le héros, Jean-Christophe Krafft, fils de Melchior et de Louisa, petit-fils de Jean Michel, naît dans une petite ville rhénane. Le

premier volume, *L'Aube*, nous dit ses premières années, depuis le berceau. C'est la vie végétative d'abord, consciente peu à peu, du petit enfant; ses premières douleurs, ses premières rencontres avec le mal et avec l'injustice, ses terreurs irraisonnées. Brutalisé par son père (artiste médiocre et homme plus médiocre encore), Christophe est malheureux; *c'est alors que commença de briller, comme une étoile perdue dans les sombres espaces, la lumière qui devait illuminer sa vie: la divine musique.*

Il y a là quelques pages admirables où l'auteur a transcrit, en évoquant peut-être des souvenirs d'enfance, comment un petit garçon comprend la musique et l'harmonie, quelles images elles évoquent, quels rêves elles font naître. Le vieux Jean Michel emmène au théâtre son petit-fils; entendre l'orchestre est pour celui-ci une nouvelle révélation; il rêve de devenir un grand artiste et un grand compositeur. Son père veut en faire un enfant prodige.

L'enfant fredonne des airs entendus, en improvise d'autres; tout est musique pour un cœur musicien; la nature, les sentiments, les sensations, la vie se transforment pour lui en musique même à son insu. Grand-père note ces airs enfantins, les transcrit et voilà le garçonnet promu compositeur. On lui fait écrire une lettre au grand-duc (l'auteur s'est inspiré de la lettre de Beethoven au prince électeur de Bonn); on organise un concert où il doit jouer ses œuvres. Il obtient un certain succès mais ne se conduit pas bien au concert et très mal à la maison. Tout se termine par des gronderies et des scènes. L'enfant s'endort surexcité. L'ouverture de *Coriolan* entendue le même jour le poursuit pendant son sommeil; Beethoven pénètre en lui.

Cette âme gigantesque entrain en lui, distendait ses membres et son âme, et semblait leur donner des proportions colossales. Il marchait sur le monde. Il était comme une montagne et des orages soufflaient en lui.

Puis il s'apaise:

La musique disparut et l'on n'entendit plus que le souffle égal des êtres endormis dans la chambre, compagnons de misère, attachés côte à côte par le sort dans la même barque fragile, qu'une force vertigineuse emporte dans la nuit.

Le Matin comprend trois parties: la mort de Jean-Michel, l'amitié pour Otto, l'amour pour Minna.

La mort du grand-père inspire à Christophe, avec une grande terreur de la mort, „un sentiment de révolte passionnée et d'horreur contre l'abominable chose et l'Être monstrueux qui l'avait pu créer“.

Melchior se conduisant plus mal encore après la mort de son père, buvant, battant ses enfants, dilapidant l'argent du ménage; la misère s'installe au foyer de façon définitive et Christophe, à quatorze ans, devient chef de famille. Malgré la misère, la peur de la maladie et de la mort, il espère; il vit dans l'avenir, sentant que *ce qu'il est le plus, ce n'est pas ce qu'il est à présent, c'est ce qu'il sera, ce qu'il sera demain.*

La musique le console et l'enivre . . . il vit. Il existe peu de pages d'une psychologie aussi vraie sur les amitiés de tout jeunes gens que celles consacrées aux relations de Christophe et de Otto Diener; il s'agit d'une tendresse de petits garçons sentimentaux et exaltés; elle n'a pas la force virile des amitiés d'étudiants, mais a bien les caractères de l'amour à commencer par la jalousie.

Pour des raisons multiples cette affection diminue. „Aussi bien un nouvel amour dont celui-ci n'était qu'un avant-coureur s'emparait du cœur de Christophe et y faisait pâlir toute autre lumière.“

Ici commence la carrière amoureuse du héros. L'une après l'autre passeront dans sa vie des femmes diverses: Minna, Sabine, Ada — une ouvrière —, Corinne — une actrice —, Antoinette — la pure et délicate française —, Françoise Oudon, Grazzia . . .

La première, Minna de Kelrich, sentimentale et bourgeoise en même temps, l'exaspère par sa coquetterie, puis le repousse. Malheureux, se croyant incompris, Christophe écrit à la mère de Minna* une lettre impertinente, d'où une séparation définitive.

C'est la crise la plus terrible de son enfance; il nourrit des projets meurtriers, il songe au suicide; mais cette douleur est salutaire, comme beaucoup de douleurs. — Le dérivatif à sa peine est une autre peine; le sursaut d'énergie qui l'oblige à reprendre le dessus, à se ressaisir et à lutter, est provoqué par la mort de son père, de cet ivrogne de Melchior qui, pris de boisson, se noie dans le ruisseau d'un moulin. Le spectacle de la mort mettant

fin à une vie inutile lui inspire l'horreur de la désertion, l'amour de la lutte sans trêve et le *respect du métier d'Homme*.

L'Adolescent est le récit de cette lutte pour la vie; c'est la peinture fidèle et bienveillante de la vie des humbles, de la vie du peuple allemand. Christophe continue à donner des leçons et à jouer dans l'orchestre du théâtre. Il se développe, il se forme. Il aime. Sabine, jeune femme malade, lui inspire une passion douce et mélancolique, elle meurt en son absence. — Enfin il rencontre Ada, jeune modiste, qui devient sa maîtresse et lui apprend, du même coup, le charme et le désenchantement des amours charnelles.

La série des volumes consacrés à Jean-Christophe en Allemagne se termine par *La Révolte*.

Dégoûté de l'amour, le héros reporte sur la musique toute sa pensée. Il relit ses anciennes compositions, les trouve ineptes; il avait fait pourtant son possible pour être sincère, mais son inexpérience l'avait empêché de réussir. Maintenant qu'il a souffert et aimé, il se rend compte qu'il n'a traduit que des sentiments artificiels. Dégoûté de cette „phraséologie apprise par cœur, de cette rhétorique d'écolier, il jura de renoncer pour toujours à la musique, si la création ne s'imposait pas à lui en coup de tonnerre“. Et l'auteur ajoute: „*Il parlait ainsi parce qu'il savait bien que l'orage venait.*“

Christophe étouffe dans sa petite ville; le milieu où il a vécu jusque là, lui devient insupportable, tout lui semble grotesque; il voit le mensonge allemand, il raille le goût allemand, le respect allemand, le Gemüt allemand, et le perpétuel besoin d'*idéaler*. C'est une crise robuste de dégoût, de révolte contre les artistes qui écrivent sans sentir, contre le public qui s'intéresse moins à la musique qu'aux musiciens, contre les chanteurs et les chefs d'orchestre qui interprètent les œuvres à leur manière sans s'inquiéter des intentions de l'auteur.

Avec un entrain bien juvénile, accentué par sa nature impétueuse, Christophe manifeste trop énergiquement ses antipathies et ses dégoûts; il se singularise, il scandalise.

Par une réaction aveugle, le jeune homme détruit toutes ses idoles artistiques, ne sentant plus que les erreurs des maîtres et

leurs accidentels manques de sincérité; devenu critique musical il étrille tout le monde: auteurs, acteurs, public et critiques. Bref, il fait tout ce qu'il peut pour rendre intolérable sa situation.

Dans un concert on exécute ses œuvres le plus mal possible pour le rendre ridicule: son amitié pour les Reinhart — le ménage d'un jeune professeur, — provoque les calomnies de ses adversaires et des oisifs; le musicien Hassler, une des idoles de sa jeunesse l'écoute à peine... Christophe ne peut plus vivre en Allemagne... il étouffe...

La patrie ne suffisait plus à Christophe; il sentait en lui cette force inconnue qui s'éveille soudaine et irrésistible dans certaines espèces d'oiseaux à des époques précises, comme le flux et le reflux de la mer: l'instinct des grandes migrations.

Où irait-il? Il ne savait. Mais ses yeux, d'instinct, regardaient vers le Midi latin. Et d'abord, vers la France. La France, éternel recours de l'Allemagne en désarroi. Que de fois la pensée allemande s'était servie d'elle, sans cesser d'en médire! Même depuis 70, quelle attraction se dégagait de la Ville, qu'on avait tenue fumante et broyée sous les canons allemands! Les formes de la pensée et de l'art les plus révolutionnaires et les plus rétrogrades y avaient trouvé tour à tour, et parfois en même temps, des exemples ou des inspirations. Christophe, comme tant d'autres grands musiciens allemands, dans la détresse, se tournait, lui aussi, vers Paris... Que connaissait-il des Français? — Deux visages féminins, et quelques lectures au hasard. Cela lui suffisait pour imaginer un pays de lumière, de gaieté, de bravoure, voire d'un peu de jactance gauloise, qui ne messied pas à la jeunesse audacieuse du cœur. Il y croyait, parce qu'il avait besoin d'y croire, parce que de toute son âme, il eût voulu que ce fût ainsi.

Ces deux figures de femmes sont celles de Corinne et d'Antoinette. Elles sont entrées dans sa vie à la même époque, lors d'une représentation d'*Hamlet* par une troupe française.

Corinne jouait Ophélie. — Christophe, ce soir-là, disposait par hasard d'une loge; le théâtre était plein; il invite une jeune fille qui s'en allait l'air navré de n'avoir pas trouvé de place. — C'est Antoinette, une jeune institutrice, dont les origines et l'histoire sont racontées dans un volume suivant.

A plusieurs reprises Christophe et Antoinette s'apercevront de loin; plus jamais ils ne se parleront, et Christophe aimera Antoinette et Antoinette aimera Christophe, d'un pur amour. Christophe renonce à son projet de départ pour ne pas peiner sa mère qui n'a plus que lui. — Mais le destin l'oblige à ac-

complir son désir : une rixe avec des soldats dans une auberge de village le force à partir.

Christophe, sans revoir sa pauvre maman, passe la frontière et arrive en France.

Paris... rêve de tous les jeunes gens de France et de Navarre, rêve des jeunes artistes, des étudiants de toute l'Europe, quelle déception tu réservais au pauvre compositeur avant de lui révéler ta beauté et ta poésie ! Tu voulais lui montrer d'abord — comme une femme qui se fait à dessein cruelle et perverse pour voir si son amant continuera à l'aimer — les turpitudes et les ignominies de *La Foire sur la Place* ; tout est à vendre : l'amour, la renommée, la gloire, la conscience des critiques et des politiciens.

Tout en vivant, fort mal, de leçons et de transcriptions musicales aussi insipides que mal payées, Christophe fait connaissance de la grande ville ; il goûte peu le roman parisien, les faits divers des journaux, le théâtre, où l'adultère tient une si grande place, et déplore l'ignorance et la lâcheté des critiques. Il connaît des députés et des artistes, et, plus il va plus il est déconcerté par ce peuple qu'il a rêvé si beau et dont il ne voit que de bien médiocres représentants. Et Christophe cherche toujours la France. Il assiste aux luttes de la fameuse „Séparation“ — il voit l'antagonisme des défenseurs de l'Eglise et des fidèles de la Déesse Raison, plus fanatiques que les autres („les deux Frances“ suivant l'heureuse expression de M. Seippel) et se dit qu'en fin de compte les Français croient à quelque chose.

Après l'échec lamentable du concert où l'on joue son *David*, l'âpre lutte continue à le tremper ; il accepte la solitude comme nécessaire.

Il ne savait pas qu'une grande âme n'est jamais seule, que si dénuée qu'elle soit d'amis par la fortune, elle finit toujours par les créer, qu'elle rayonne autour d'elle l'amour dont elle est pleine et qu'à cette heure même, où il se croyait isolé pour toujours, il était plus riche d'amour que les plus heureux du monde.

Son séjour à Paris lui avait du reste été profitable, à son insu.

L'atmosphère de Paris est bien forte, elle modèle les âmes les plus rebelles. Et moins que tout autre, une âme germanique est capable

de résister: elle se drape en vain dans son orgueil national, elle est, de toutes les âmes européennes, la plus prompte à se dénationaliser. Celle de Christophe avait déjà commencé, sans qu'il s'en doutât, de prendre à l'art latin une clarté, une sobriété, une intelligence des sentiments, et même, dans une certaine mesure, une beauté plastique qu'elle n'aurait jamais eues sans cela. Son *David* en était la preuve.

Christophe se fait ainsi en regardant s'agiter les marionnettes de la foire, l'idée la plus fausse de la France et des Français. A la fin du volume, ses rencontres avec Sidonie, une servante qui le soigne pendant sa maladie, et avec Olivier Jeannin, le frère d'Antoinette, préparent la transition. Lié à un jeune intellectuel de l'espèce probe, il va revenir peu à peu sur son jugement en découvrant la vraie France, en pénétrant *Dans la Maison*.

Les amis s'installent ensemble. Leurs natures opposées, symboles de deux races, se complètent et se mêlent; et tandis qu'Olivier prend confiance en lui-même en vivant avec l'énergique Christophe, celui-ci s'affine au contact du frère d'Antoinette. Les jeunes gens font connaissance, peu à peu, avec leurs voisins: un prêtre moderniste, un ingénieur protestant qui a sacrifié sa tranquillité et sa vie à l'Affaire Dreyfus, un ouvrier aux idées généreuses mais peu claires, un ménage de professeur (M^r et M^{me} Arnaud), d'autres encore . . .

En voyant cette humanité qui travaille, qui souffre et qui pense, le musicien comprend combien la devanture était menteuse, combien Olivier avait raison de lui dire au début de leur amitié:

„Je te montrerai, quand tu voudras, des femmes qui ne lisent jamais de romans, des jeunes filles parisiennes qui ne sont jamais allées au théâtre, des hommes qui ne se sont jamais occupés de politique, et cela parmi nos intellectuels. Tu n'as vu ni nos savants ni nos poètes . . .“

Et plus loin:

„As-tu jamais entrevu notre action héroïque des Croisades à la Commune? As-tu jamais pénétré le tragique de l'esprit français? T'es-tu jamais penché sur l'abîme de Pascal? Comment t'est-il permis de calomnier un peuple qui depuis plus de dix siècles a pétri le monde à son image par l'art gothique, par le dix-septième siècle, par la Révolution, un peuple qui vingt fois a passé par l'épreuve du feu et s'y est retrempé et qui, sans mourir jamais, a ressuscité vingt fois?“

Les Amies fait suite à *Dans la maison*. La passion d'Olivier pour Jacqueline Langeais, leur mariage, leur séjour en province, la trahison de Jacqueline prennent une grande place

dans le livre. C'est la naissance d'un amour, son épanouissement et sa mort; sa mort surtout: la lente et navrante dissolution d'un pur cristal. Et le pauvre Olivier, resté seul avec un petit enfant, revient à l'ami délaissé. Celui-ci a continué à lutter — il s'est fait connaître; il a subi de la part des journaux des louanges démesurées et de basses calomnies; il a eu de bons et de mauvais jours, et, à défaut du grand Amour qu'il ne manquera pas de rencontrer plus tard, il a eu, pour l'aider à vivre, la passion intermittente d'une actrice, Françoise Oudon, créature sensuelle et énigmatique, l'amour mélancolique et inavoué de Madame Arnaud, la franche amitié de Cécile Fleury, la tendresse active et protectrice de son ancienne élève Grazzia qui l'avait aimé sans qu'il s'en doutât et dont il s'éprend alors qu'elle est mariée à un homme qu'elle aime. Nous pensons que notre cher musicien retrouvera Grazzia dans la suite.

Nous ne savons pourquoi *Les Amies* nous inspire une sympathie particulière, plus grande encore que les autres volumes de cette œuvre énorme. Ce n'est pas, ce ne peut pas être parce que ce livre s'éloigne moins de ce qu'on appelle un roman. Mais plutôt parce que l'analyse psychologique, portant sur un nombre plus restreint de personnages, gagne en profondeur, parce que se retrouvent là, concentrées, des idées développées dans les volumes précédents et qu'à mesure que l'on avance, la compréhension des idées et des intentions de l'auteur se fait plus claire. C'est de plus un livre si profondément, si douloureusement humain: l'amitié, l'amour, la trahison et la douleur ne sont questions de latitude que dans leurs détails et dans leurs expressions.

* * *

Ainsi M. Romain Rolland nous a donné huit volumes de la vie de son héros; deux autres doivent suivre. Nous y attendons l'épanouissement complet d'un caractère et d'un génie. Mèneront-ils Christophe à l'amour ou à la défaite, au triomphe ou à la mort? Nous n'en savons rien, mais nous avons confiance. „*Avant de me décider à écrire une ligne de l'ouvrage, je l'ai porté en moi pendant des années; Christophe ne s'est mis en route que quand j'avais déjà reconnu pour lui la route jusqu'au bout*¹⁾.“

¹⁾ *Dans la Maison*. Préface. Edition des Cahiers.

Nous avons confiance et nous attendons la fin qui couronne l'œuvre.

Monument élevé à la gloire de la Musique, à la gloire de l'Allemagne et de la France, dans ce qu'elles ont de meilleur, de plus pur, à la gloire de l'Énergie aussi, *Jean-Christophe* a fait de Romain Rolland un des plus grands auteurs contemporains.

Dans la brochure citée plus haut, Romain Rolland dit encore :

Le monde n'a pas besoin, bon an, mal an, des dix mille œuvres d'art (ou prétendues telles) des Salons de Paris, de ses centaines de pièces de théâtre, de ses milliers de romans. — Il a besoin de *trois ou quatre génies par siècle* et d'un peuple où soient répandues la raison, la bonté, le sens des belles choses — un peuple qui ait un cœur sain, une intelligence saine, un regard sain, qui sache voir, sentir, comprendre tout ce qu'il y a de beau et de bon dans le monde et qui travaille à en orner la vie¹⁾.

Romain Rolland est-il lui même un des génies qui marqueront dans l'histoire du vingtième siècle ?

Nous avons le droit de le croire. Pas encore celui de l'affirmer.

Le temps décidera.

* * *

Cette œuvre, nous avons essayé ici de la faire mieux connaître, ce qui équivaut à lui attirer de nouveaux amis : elle rayonne d'une si pénétrante force d'énergie et d'amour. Pour cela nous en avons donné le schéma, la trame ; mais un sec résumé ne peut, malgré notre enthousiasme, montrer la beauté de ces livres, l'ampleur et la netteté de la vision, la clairvoyance lumineuse de la psychologie, le charme de la langue colorée éloquente souvent, toujours dénuée de procédé et d'artifice. C'est une œuvre d'action en même temps qu'une œuvre d'art. Elle rallie et rapproche ceux qui préparent contre les Barbares, des Primaires et les Mufles le bon combat pour la sauvegarde de notre civilisation d'Occident.

C'est une œuvre de foi surtout. La *Foire sur la Place* n'est elle pas dédiée „Au grand peuple qui fut et qui ressuscitera ?“

Cette œuvre, nous l'aimons parce qu'elle est belle et saine, saine par dessus tout, et généreuse et grande. L'auteur n'a pas cherché la gloire — il l'a trouvée par surcroît. Il a parlé

¹⁾ Lettre à Tolstoï. Introduction.

parce qu'il avait quelque chose à dire. Pour écrire *Jean-Christophe*, il fallait du génie, il fallait aussi du courage.

Cette œuvre nous l'aimons: elle reflète comme un miroir magique les aspects divers de la vie, de la passion et de la souffrance moderne.

Nous y retrouvons nos révoltes et nos enthousiasmes, nos amours sensuelles ou idéalistes — notre énergie, notre fierté et surtout notre foi.

GENÈVE

MAX E. H. HOCHSTÄTTER

*

LISTE DES ŒUVRES DE ROMAIN ROLLAND ¹⁾

THÉÂTRE

Saint Louis, poème dramatique en cinq actes. Revue de Paris; 1897.
Aert, trois actes. Revue d'art dramatique; 1898. Cahiers antérieurs.
Le triomphe de la raison, trois actes. Revue d'art dramatique; 1899. —
Cahiers antérieurs.

Les Loups, trois actes. Cahiers antérieurs; 1899.

Danton, trois actes. Cahiers; 1900.

Le 14 Juillet, trois actes. Cahiers; 1902.

Ces trois pièces ont été réunies en un volume sous le titre de
Théâtre de la Révolution. Hachette; 1909.

Le temps viendra, trois actes. Cahiers; 1903.

HISTOIRE D'UNE VIE

Jean-Christophe. I. L'Aube 1904. II. Le Matin 1904. III. L'Adolescent 1905.
IV. La Révolte 1906.

Jean-Christophe à Paris. I. La Foire sur la Place 1908. II. Antoinette.
Episode 1908. III. Dans la Maison 1909.

La Fin du voyage. I. Les Amies 1910.

Paru d'abord dans les Cahiers de la quinzaine (13 fascicules)
puis chez Ollendorf (8 volumes).

QUELQUES-UNES DES ETUDES SUR L'ART ET LES ARTISTES

Le théâtre du peuple. Essai d'esthétique d'un théâtre nouveau. Cahiers;
1903. Fischbacher. Hachette.

Beethoven. Edition d'art. Pelletan; 1909.

Michel-Ange. Collection des Maîtres de l'art. Librairie de l'art ancien et
moderne.

¹⁾ Les maisons d'édition ont leur siège à Paris.

